

28 sept. 95.

93⁶⁶

I

Prie ta lettre la plus douce, la plus touchante que j'aie reçue de toi, débarrassant tes murmurantes plaintes, pour moi mille fois précieuses puisqu'elles me révèlent ton amour ingénu et fort. Quelle joie ! Et pourtant aussi, et accompagnement de toutes les joies puissantes, quelle inquiétude ! Te voir, te sentir à ce point attachée à moi, si ma vie finissante, en dehors des règles, c'est à dire avec des chances de malheur, assombrit la grande lumière que ton aeu, cette fois si solennel a répandue sur moi. Car vraiment jusqu'ici, la félicité de ton affection m'accompagnait comme un être vivant faisant voltiger autour de moi les draperies irisées & légères de ta jeunesse et de ta grâce, ornement de ma vie la-

2

horreurs et tourmentées. Mais voici que tout de
grants se mêle tout à coup à ce qui n'était que
charmant et parfumé; que sur un descendant
les soubres des possibilités tragiques, et que
cette idylle prend tout à coup le caractère sérieux
de l'arc-en-ciel inconnu, chargé de mystère et
menaçant comme tout ce qui n'est pas encore
arrivé.

Ceci est la marque des fortes rivières; il me
semble que j'entends les coups du destin qui les
forge. Ah! la main longue et souple que
tant de fois mania la mienne en caresses ad-
miratives et tendres, ne serait pas que cette lettre
naïve et gémissante traçait en réalité des choses
redoutables et délayait des philtres!

Oui, je l'aurais prise de moi soupçonnant et
te sentais mollement amoureuse. J'aurais
ébauché quelques informes voluptés où s'a-
musaient en sa brutale et séductrice charnalité

L'atarique sensualité qui grève l'idéal Amour.
 Mais j'avais-je si c'était plus qu'un flirt ad-
 rablement sarouent où ta Beauté séduisante
 me laissait respirer et mordiller ses fleurs de
 séduites. Voici que, sérieuse & pathétique, tu
 me déris l'influence que j'ai prise sur ta
 vie et que tu me ravis en un éffrayant.

Chère Amie, belle jeune fille encore
 vêtue du trésor de la rose non épanouie, sou-
 ge à ce que tu peux obtenir de ma maturité
 si loin en avant sur la route que tu vas par-
 courir et où je disparaîtrai tant de jours avant
 toi. Tu m'appelles, et, retournant la tête, je
 te vois rayonnante et fière, mais à une si
 désolante distance. Pense que mon cœur fa-
 tigué, s'il peut aimer encore, et s'il t'aime,
 ne te pourra plus avec la fraîcheur exquise
 qu'y met le tien, me disant cette parole divine

4

c'élouissante, dans sa candeur virginale : C'est mon
premier Amour ! L'espèce de moi que le ravisse-
ment d'une ardeur affaiblie avec le regret de ne
plus ressentir l'ingénu folie et les empressements
enivrant du printemps qui s'enveloppe. Trop
d'expérience et de science ont amorti ces élans si ha-
monieux au leur jet qu'ils s'orientent avec la Mort,
comme tout ce qui étant parfait et sublime s'af-
firme la possibilité d'un au. delà & affirme
la fin.

Ah ! faut-il que ce soient ces tristesses qui se
seraient dans mon âme au moment où tu y verses
tant de délices ? Toi y la preuve de mon a-
mour et de la douleur de me sentir inutile quand
un tel bonheur vient au. devant de moi. Ton
portrait est enclavé là, contre ce papier où mes
sensations tombent en pluie lente, goutte à
goutte, lettre à lettre, et j'en repais de l'im-
pression de tes divins regards, de tes yeux
s'ouvrant comme des œillets au partant de ta robe.

162

Je pense à toi avec un désir immense de te servir
contre moi, de t'émulser de tout ce que mon corps a
de fibres piquantes et de sarruer ce que ta
Beauté et ton Amour peuvent donner de jouis-
sances à ma complaisance d'homme pètri d'âme
et de volupté. Pourquoi, dans le secret de notre
amour, n'aurions-nous pas ce bonheur que tant
d'autres ont goûté sans que rien ait rompu la
joie de pouvoir se dire: Seul ne le sait!
